

plitude des périodes conduisait inconsciemment sa plume.

« Cependant, Metz capitulait, Paris capitulait, et il fallait que Gambetta capitulât aussi. Malgré ses velléités de résistance, il fut contraint de se résigner devant M. Jules Simon. Ce dût être la plus cruelle épreuve de sa vie, et l'on a vu par la suite qu'il n'a jamais pardonné au vieux philosophe sa victoire facile.

« La vérité est que M. Jules Simon ne fut pas plus audacieux que d'habitude—c'est-à-dire qu'il ne le fut point du tout—mais la France était bien lasse. M. Gambetta lui avait imposé la guerre—elle le voyait désormais—pour maintenir la République ; elle avait accepté, dans l'espérance de la victoire ; elle se réveillait de ses illusions, battue comme elle ne l'avait jamais été, et si violemment irritée contre la République qu'elle envoya à l'Assemblée une majorité absolument royaliste. »

Pendant la Commune, Gambetta s'éclipse prudemment et fait un voyage en Espagne. Après la défaite des insurgés, il revient à Paris et reprend la lutte pour renverser successivement M. Thiers et M. Mac-Mahon. Après cela commence sa dictature :

« Après quatre années de dictature à côté et absolument irresponsable, M. Gambetta est chargé de former le Grand Ministère.

« C'est de ce jour que commence son déclin. Il n'est plus en face de commis-voyageurs, d'étudiants ou d'employés de chemins de fer, il a la France devant lui ; la France avide de voir son grand homme enfanter de grandes choses. Mais quelle nouvelle désillusion lorsqu'on vit la liste des grands ministres de son grand ministère : cela rappelait la diligence de Tours à Bordeaux et l'état-major Freycinet. La montagne enfantait une douzaine de hannetons.

« C'est que la clientèle de M. Gambetta ne se composait que de subjectifs, de thuriféraires, de courtisans habitués à saluer lorsque le grand homme parlait. Etre l'ami de M. Gambetta, c'était hier une fortune, cela tenait lieu de tout, de savoir, de conscience et de talent. Ah ! l'on conçoit que cet homme fut adoré de son entourage ! Ils étaient là cinquante ou soixante qui ne sont sortis de la nuit que par son caprice et qui vont y rentrer de par sa mort. Car, sa mort, c'est également celle de tous ceux qui ont vécu par lui ; c'est le plus dur coup que la République pût recevoir ; elle n'a plus personne pour relayer.

« Même avant le Grand Ministère, la réputation de M. Gambetta était entamée ; Belleville, Belleville son berceau politique, Belleville, qui lui avait pardonné sa fuite en 1871, Belleville s'était retiré de lui et avec tant d'irritation et de mépris que, pour la première fois de sa vie, M. Gambetta avait trouvé dans sa colère assez de courage pour répondre à des grossièretés par des menaces. Après le Grand Ministère, ce fut la bourgeoisie qui se retira de lui. Quant aux hommes intelligents, tous crurent que M. Gambetta n'avait soulevé, au début d'une législature, la question du scrutin de liste, que pour se créer une occasion de se faire renverser.

« Il avait dû juger son entourage à sa juste valeur. « Il ne manquait pas, en effet, d'un certain bon sens dans sa façon de toiser les hommes—et s'il redoutait le voisinage des gens capables et spéciaux, il savait très bien que sans leur concours il n'y a rien de possible et de durable.

« Son éducation première n'avait pas été aussi soignée qu'on l'a dit ; mais il savait presque par cœur Molière, La Fontaine et Rabelais. Il s'était fait sa langue avec leurs moelles, et ce grand imprévu dans sa période, cette allure très gauloise qui caractérise tous ses discours, ces mots violents ou étourdissants dont il les assaisonnait, il doit tout cela à la possession complète de ces trois grands Français ; il s'en glorifiait dans le particulier.

« L'œuvre politique de M. Gambetta se résume donc dans la création de la République. Ni gouvernant, ni administrateur, n'ayant ni vues d'ensemble sur les instructions, ni vues particulières sur les événements, il n'a pas été cependant un fondateur, puisqu'il laisse son enfant sans constitution et même sans santé.

« C'est le grand électeur de la République qui vient de mourir. »

Bien curieux ce détail de Gambetta sachant par cœur Rabelais, Molière et La Fontaine. Voyons maintenant ce que disent les journaux de Gambetta intime.

Ils sont unanimes à signaler chez cet incrédule qui faisait fi de la religion, une grande croyance aux pressentiments, aux diseuses de bonne aventure et chiromanciens. A ce sujet, M. Pierre Véron rapporte ce qui suit dans le *Monde Illustré* :

« Mais, à l'annonce de cette catastrophe foudroyante de rapidité et d'imprévu, un souvenir nous est revenu à l'esprit.

« Nous le livrerons sans commentaire à la publicité : « C'était en 1869. Un matin du mois d'avril nous avions été invité à déjeuner chez un ami appartenant au monde du journalisme politique. Réunion tout à fait intime et de cordialité aimable.

« Au nombre des invités se trouvait M. Gambetta sur qui l'attention était déjà fixée.

« Au dessert on causa chiromancie, un des assistants était un adepte fervent de cette science problématique. Gambetta riait et témoignait un scepticisme de belle humeur. Néanmoins, comme le spécialiste en question avait offert de passer nos mains en revue, il se prêta de bonne grâce à l'expérience.

—Oh ! la belle ligne de chance ! exclama tout d'abord le chiromancien d'un ton convaincu et enthousiaste.

« Puis soudain, il s'arrêta, semblant hésiter à continuer ses pronostics.

—Eh bien ! fit Gambetta joyeusement. Vous repentez-vous déjà d'avoir prophétisé si favorablement au profit d'un incrédule.

—Non, mais... mais prenez garde... Il y aura dans votre existence un accident grave... Prenez garde !... Prenez garde !

« Gambetta continua à rire, en homme qui ne se laisse pas influencer pour si peu. Puis on parla bientôt d'autre chose.

« Mais à la sortie, le chiromancien, qui faisait route avec deux d'entre nous, revint avec insistance sur sa prédiction.

—La ligne de vie, nous dit-il, s'interrompt brusquement... Vous verrez... à une carrière éclatante succédera pour lui une fin terrible et imprévue.

« Et le lendemain, comme un des témoins de cet épisode avait eu l'occasion d'en reparler avec Gambetta :

—Je voudrais presque y croire, fit-il gravement. Qu'importe n'être pas longtemps, pourvu qu'on ait été quelque'un !

« Simples hasards que tout cela. Mais hasards curieux, vous en conviendrez. »

Écoutez le *Figaro* sur le même sujet :

« Chez lui, dans l'intimité, à table, M. Gambetta était, de l'avis de tous, un compagnon charmant, plein d'abandon, d'esprit et de bonne humeur, racontant volontiers ses souvenirs, ses déceptions, ses espérances.

« En sa qualité d'esprit fort, de libre-penseur, il remplaçait la foi religieuse par une certaine superstition, croyant pour ainsi dire, malgré lui, et sans se l'avouer, à deux ou trois prédictions le concernant, et qui s'étaient déjà en partie réalisées.

« Un soir, après un grand dîner dans une maison amie—il y a de cela quelques années—la maîtresse du logis proposa à ses convives de leur tirer successivement les cartes. Tout le monde accepta, et ce fut pendant une demi-heure une explosion d'éclats de rires aux révélations plus ou moins bizarres amenées par la rencontre de la dame de carreau avec le roi de pique ou de l'as de trèfle avec le valet de cœur.

« Quand vint le tour de M. Gambetta, la dame du lieu se faisant tout à coup sérieuse et grave, lui dit après avoir étalé devant elle quelques cartes :

—C'est singulier, chaque fois qu'il m'est venu à l'esprit d'interroger les cartes pour vous, elles m'ont toujours répondu par l'annonce d'un grand danger. Aujourd'hui encore, elles disent la même chose.

—Et elles disent peut-être vrai, riposta gaiement M. Gambetta. Savez-vous comment on m'a prédit que je mourrai ?

—Non.

—Je mourrai assassiné par une femme.

—Par une femme ?

—Oui.

—Et vous y croyez ?

—Oui et non.

—Vous devez y croire. De même que je suis superstitieuse parce que je suis religieuse, vous devez être superstitieux parce que vous êtes Italien. Conte-nous donc ça...

—Oh ! c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant enceinte de moi, il lui prit un jour la fantaisie d'aller consulter une somnambule. Elle partit avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la somnambule l'arrêta.—Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée, lui dit-elle, de plus vous êtes enceinte.—Sera-ce un garçon ou une fille ?—Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations.

—C'est prodigieux interrompit un des assistants.

—Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicière, elle me fit donner, elle, une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que, le cas échéant, je sois prêt à toute éventualité.

—N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette somnambule ?

—Non, mais dans les dernières années de l'Empire j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait.

—Et que vous a-t-elle répondu ?

—Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement.

—Vous l'avez déjà été une fois en 1870, et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde.

—C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la somnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrai assassiné par une femme.

« Disons tout de suite que ce qui précède n'est nullement inventé, et que nous pourrions au besoin nommer la maison où M. Gambetta a fait, devant témoins, cette étrange confidence. »

Disons ici que le racontar qui a couru les journaux relativement au coup de pistolet tiré sur lui par sa maîtresse, a été complètement démenti : Encore quelques extraits sur sa vie intérieure :

« Tous ceux qui ont connu M. Gambetta savent que les grandeurs n'avaient presque pas modifié sa vie quotidienne. Député, président de la Chambre, chef du cabinet, il se contenta, à chaque évolution, d'élargir les coudes. Avocat sans cause, il avait déjà l'existence relativement large et facile, menant de front travail et plaisir.

« Chaussée d'Antin, il avait transporté les bibelots, les habitudes qu'il avait rue Montaigne, et qu'il transporta, en 1879, au Palais-Bourbon.

« Ici ou là, mêmes amis, auxquels il resta fidèle, jusque dans ses plus beaux jours.

« L'ancien élève et ami de Delescluse, étant forcé de se coucher assez tard, ne se levait qu'à l'heure où les journaux et le courrier lui étaient apportés par son valet de chambre.

« En s'habillant, soit Chaussée-d'Antin, soit au Palais-Bourbon, soit rue Saint-Didier, M. Gambetta pouvait dire bonjour à tous ses vieux amis dont les photographies encadraient sur les murs une marine de D'Alheim, ainsi que l'*Alsacienne* d'Henner, tableau qui lui avait été offert par les dames de Mulhouse, une gigantesque reproduction de la *Marseillaise* de Rude, de nombreuses eaux-fortes de Léopold Flameng, des photographies de tableaux militaires, inspirés par la guerre franco-prussienne, et qu'on ne put admettre, par raison de convenance, au Salon de 1878. Sa toilette faite, l'Octave moderne restait seul dans sa chambre à coucher jusqu'à dix heures, lisant les journaux, répondant aux lettres, faisant lui-même des coupures qu'il envoyait, il y a quinze jours encore, à la *Republique française*. Après dix heures, arrivaient les dévoués, les fidèles.

« Nous exceptons naturellement les jours où se paraient de graves événements politiques, et où, dès la première heure, ministres et députés envahissaient le Palais-Bourbon.

« De tout temps, M. Gambetta redoutait l'embouppement.

« Aussi avait-il déjà, Chaussée-d'Antin, une salle d'armes, toute garnie de panoplies, d'épées entrecroisées, de masques. Pendant une vingtaine de minutes, il tirait, chaque matin, avec son ami, M. Arnaud de l'Ariège.

« Au Palais-Bourbon, cette salle devint immense. Sur son sol s'étalait, entre les quatre angles, un grand X en caoutchouc. L'un des panneaux de la salle était garni de paille, au milieu de laquelle étaient fichés des cartons et des bouteilles. En 1879 en effet, M. Gambetta prit le goût du pistolet. Il devint en fort peu de temps assez adroit.

« Il essayait de compenser par un grand mouvement l'inactivité corporelle à laquelle la politique l'avait condamné, surtout dans les deux dernières années. Tant qu'il resta en effet au Palais-Bourbon et au ministère des affaires étrangères, il ne sortait qu'en voiture, ayant cinq chevaux très occupés—cinq chevaux qu'il vendit quand il quitta le Grand Ministère. Les trois qu'il avait à Ville-d'Avray appartenaient à son cocher.

« Quelle que soit la façon dont est jugé M. Gambetta au point de vue politique, on doit reconnaître qu'il était adoré de ses familiers. Il était d'ailleurs très aimable, très conciliant, toujours gai avec eux. On pouvait lui dépiaiter. Il n'avait nulle rancune.

« Un dimanche, à déjeuner, il disait le plus grand bien du talent d'un journaliste connu.

—Comment, s'écria un de ses convives, tu as donc oublié tout le mal qu'il a écrit contre toi ?

—Bah ! fit Gambetta, à qui n'ai-je pas eu à pardonner depuis dix ans !

« Presque un mot de roi... »

La parole est maintenant à un de ses admirateurs, M. Jules Claretie : il raconte dans l'*Illustration* un trait qui fait voir l'estime que Gambetta professait pour la Chambre d'assemblée :

« Il aimait les lettres, cet homme si différent des politiciens d'habitude, et il était lui-même un lettré. Cette politique même, il en avait de profonds haut-le-cœur. Il y a un an, à pareille époque, tout-puissant, président du Conseil, déjà attristé de la tournure que prenaient les affaires, il se trouvait à dîner à côté d'une femme de beaucoup d'esprit qui l'écoutait, tour à tour, parler des théâtres, de la peinture, de l'élection de Sully Prudhomme qui, tout justement, venait d'avoir lieu ; de la Revue des Variétés, où l'on raillait beaucoup le grand ministère ; de la vente et de l'exposition prochaine des toiles de Courbet ; de tout, enfin, ce qui était à l'ordre